

Sans la nommer

L'autonomie, un thème récurrent et permanent, que l'on doit ressortir régulièrement de sous la couverture. Le revoilà pour notre agora du 12 octobre 2018 relancé par un parent, entre autre par cette question : « Qu'est-ce qu'on sait leur laisser faire ? »

Mais aussi, Qu'est-ce qu'on peut, « être capable », qu'est-ce qu'on peut « avoir le droit »

On est entouré de linguiste, mais osons le plantage. Qu'est-ce qu'on s'autorise à faire et dire comme possible erreur ?

En allemand "pouvoir" est dit par deux mots, dürfen et können pour chacune des deux significations si je me souviens bien.

Et le même et la même, qui sait si elle ne se dit pas : je sais que je peux mais je ne peux pas car je sais que je ne veux pas car il se peut que mon daron, ma daronne, mon éducoeur, mon edulcoeuré, mon camarade de ce jour de jeux... que l'un d'eux s'émeuve.

Et si, autre variante, je veux qu'il s'émeuve pour si peu, alors je sais que je veux me laisser aller à le faire, ce que je veux.

Le risque en veux-tu, t'y risques tu en vœux.

Dis, tu oses ou pas aujourd'hui ?

Dis, pourquoi tu oses tout le temps, pourquoi tu t'en brules le museau et les ailes tout le temps ?

Tu n'as pas suffisamment mal comme cela ?

Tu veux qu'on te laisse en paix, alors pourquoi tu les renifles et les attires ?

Qu'attends-tu d'eux, qu'ils t'aient ? qu'ils te haïssent ? qu'ils te foutent la paix ?

Un peu de tout cela, c'est selon le jour, et le jour il est comme l'astre, il évolue, il se meut au fil des saisons, se décale dans son champ magnétique, s'en écarte du tuteur peu à peu pour s'en devenir lui-même peut être un jour, pour un autre avec ou sans filiation.

Mais encore fallait-il qu'il s'en trouve un, de Tue-la-peur.

Autonome ils n'en ont rien, ou un tout petit tout. D'ailleurs et nous même ?

Mais c'est justement pour leur éviter de se fader une grosse toux, qu'ils ont besoin des bretelles de soutien des marionnettistes que sont leurs tue-la-peur,

qu'ils s'expulsent par petites touches de ces brassées qui peinent à relâcher, de ces doigtés qui ne tiennent plus assez, de ces touchés qui n'en ont plus le temps ni la force, de ces présences à l'ajustement délicat.



Cas un cas A, le lendemain il est déjà B et tout est à réviser. Le bras s'y remet à tâtons, d'avoir trop relâché, d'en avoir trop fermé, avec mollesse, avec fermeté. Il se hâte à se frictionner pour en réveiller les fibres tétanisées, pour tenir, tenir, retenir, soutenir, s'abstenir, se redéfinir, tant et tant que le petit tas de tons ajuste ses propres accords, ses propres désaccords, allant contre un abandon trop précoce, s'agrippant pour un cocon de gosse.

Ni délaissé, ni entravé, à la fin ! il suffit !

Tentons d'en garder « l'esprit, de cette enfance, de cet étonnement [des tout débuts], à conserver à tout prix, à tout âge. »*

L'un parti, pris sera l'autre. Le choix est situé quelle qu'en soit la résultante éducative choisie.

Mais elle ne peut être balayée d'un revers d'insouciance individuel faisant fi de ce que le parti pris choisi amène comme pavé supplémentaire dans la marre du grand collectif qui nous entoure.

En façonner l'esprit, telle une bride, au risque d'un retour de bâton ,
en relâcher les rênes au risque d'un agir en opposition à notre pensée d'un avenir rêvé
ou distiller l'essence d'un fond de valeur en action, ajusté à un doute toujours questionné.
Une praxis de l'incertitude, malgré tout, positionnée et assumée.

Comme pour l'enfance, « la question est de savoir la part qu'on veut bien lui consentir [au cours de toute son existence] » *

*Ouest-France 23/07/2018 *Jacques LE GOFF*, sociologue et politologue

Erwan / 9 octobre 18